NOTICE

SUR

M. DE JANVILLE,

Ancien Conseiller au Parlement et Président de la Chambre des Comptes de Rouen, Président du Conseil général du département du Calvados, ancien Maire de Caen, Administrateur des Hospices et Trésorier de la Société d'Agriculture et de Commerce de cette ville,

PAR PIERRE-AIMÉ LAIR,

Secrétaire de la Société d'Agriculture et de Commerce, et Membre de l'Académie de Caen, correspondant de la Société d'Agriculture du département de la Seine, et de la Société Philomatique de Paris, etc.



A CAEN,

De l'Imprimerie de F. POISSON.

1809.

NOTICE

SUR

M. DE JANVILLE.

S'IL est des hommes que l'on doive proposer pour modèles et dont il soit doux de conserver la mémoire, ce sont ceux qui ont passé toute leur vie à faire de bonnes actions. Depuis quelque tems nous avons la douleur de perdre plusieurs écrivains célèbres qui semblent emporter avec eux le bon goût et les connaissances littéraires. Mais la mort des hommes de bien doit être encore plus sensible, et sous ce dernier rapport nous avons éprouvé en peu d'années de grandes pertes. On regrettera long temps à Caen le président de Janville, le général Durosel, le commandeur Geraldin, MM. de Petiville, de Bougy, le Cordier, plus recommandables encore par leurs qualités personnelles et leurs vertus, que par leur fortune et le rang qu'ils tenaient dans le monde.

Louis-François-Pierre Louvel de Janville, auquel nous nous proposons de consacrer cette notice, étoit né en 1743 à Paluel dans le pays de Caux.

Très-jeune encore, il prit le parti des armes. Il obtint une lieutenance au régiment de Bretagne, infanterie ; mais il ne tarda point à quitter la carrière militaire pour suivre celle de la magistrature. Il fit son droit dans l'université de Caen, si célèbre autrefois, et que nous espérons voir briller d'un nouvel éclat sous le nom d'académie.

M. de Janville occupa d'abord la charge de conseiller au parlement de Rouen. Il fut ensuite nommé président de la chambre des comptes de cette ville. Il dut cette dignité éminente à l'estime générale dont il jouissait, et dont l'honorait en particulier le chef de la magistrature. Il possédait les qualités qui forment un bon juge ; la pénétration, l'instruction et l'intégrité.

Envoyé à Caen pour présider un tribunal sévère, établi spécialement contre les contrebandiers, il remplit cette place avec tant de modération, qu'il fit disparaître aux yeux du public tout ce qu'elle pouvait avoir d'odieux. Souvent il menaçait, rarement il punissait. Si, comme

organe de la loi, il était quelquefois forcé de condamner, jamais il ne manquait d'implorer la clémence du Roi en faveur du coupable. Le ministre lui ayant fait des reproches sur son extrême indulgence, il répondit qu'il comparait sa place à ces épouventails mis dans les arbres à fruit, plutôt pour effrayer les oiseaux que pour les tuer; comparaison familière qui sert à faire connaître le caractère tout à la fois gai, spirituel et humain de notre collègue. Il avait obtenu la grace de deux prisonniers condamnés aux galères. On proposait de différer au lendemain de les mettre en liberté; mais M. de Janville fut lui-même à la prison et les rendit sur le champ à leur famille. Ce trait d'humanité fut célébré dans le tems au palinod de Caen par plusieurs poëtes, entre autres par M. le Prêtre, membre de l'académie de cette ville, qui voulut alors garder l'anonime, mais qui nous permettra de le nommer aujourd'hui (1). Ainsi, les concours littéraires du palinod tendaient souvent à signaler les belles actions et à faire naître les talens. Les jeux floraux qu'institua Clémence Isaure viennent d'être réta-

(1) Voyez le recueil des poésies couronnées au palinod de Caen en 1777.

blis à Toulouse, ne verrons-nous jamais aussi rétablir le palinod, institué par nos ancêtres, et qui a servi à développer les premiers germes du talent des Malfilâtre, et de tant d'hommes distingués ?

Une circonstance heureuse contribua beaucoup à fixer à Caen M. de Janville. Il épousa l'héritière de l'ancienne et illustre maison de Tournebu. Il apporta dans cette union les qualités qui peuvent contribuer au bonheur, la bonté et l'égalité de caractère. Beaucoup plus jeune que son épouse, il ne cessa toute sa vie d'avoir pour elle les attentions les plus marquées et de lui prodiguer les soins les plus tendres.

Pendant les tems orageux de la révolution, il exerça plusieurs fonctions, entre autres celle de maire de notre ville : les honneurs étaient alors dangereux. En acceptant ces différentes places, il donna des preuves d'un véritable dévouement et son caractère conciliant les lui fit remplir à la satisfaction générale.

Il rendit de grands services comme membre du conseil du département du Calvados. Toujours il en était nommé président et M. Moisson-Devaux secrétaire. L'amitié étroite qui les unissait, tour-

nait au profit du bien public et leur faisait méditer ensemble des projets utiles dont plusieurs ont été réalisés.

Avec des mœurs aussi douces que celles de M. de Janville, on devait aimer le séjour de la campagne. Le tems qu'il n'employait pas aux affaires, il le passait à Eterville, habitation près de Caen qu'il avait beaucoup embellie. C'était de toutes ses terres, celle qu'il préférait. Là, débarrassé de tous soins, il se plaisait à recevoir ses amis; là, point de faste, de luxe, de contrainte, beaucoup de gaieté, de franchise et de liberté. Le maître du château disparaissait; on ne voyait que le plus affable des hommes, uniquement occupé de faire passer des momens agréables à ses hôtes.

Au reste, M. de Janville ne menait point à la campagne une vie oisive ou simplement contemplative; il s'occupait de culture. Il s'attachait particulièrement à multiplier les fruits de bonne qualité. Ses jardins produisaient presqu'en tout tems de l'année des plantes potagères d'espèces choisies. Au milieu des rigueurs de l'hiver, il recueillait les légumes que donnent le printems et l'été; son grand plaisir était d'en faire des présens. Il cultivait beaucoup les pommes de terre:

il en avait obtenu une variété d'un goût exquis qu'il répandait de tous côtés. Cette pomme de terre est connue dans ce département sous le nom de Janville.

Ses liaisons avec M. Devaux lui avaient inspiré du goût pour les plantes. Il avait formé un herbier considérable qu'il voulut bien partager avec nous, présent qui nous sera toujours cher et que nous gardons comme un gage honorable de son amitié. Cet herbier est précieux par la fraîcheur des fleurs, par la conservation des feuilles et des fruits, et par les formes naturelles des plantes : on dirait qu'elles viennent d'être cueillies.

Chargé par la société d'agriculture de faire des essais sur *le plantage* du blé proposé par M. de Larochefoucault-Liancourt, il était parvenu à faire rapporter à un grain 108 épis qui produisirent 1560 grains; (*) mais il n'admettait point cette méthode pour nos campagnes où la main d'œuvre est très-chère. Il faisait sur la vigne et sur les abeilles des expériences dont il se proposait

---

(*) Voyez la note de M. Tessier, tome 37, page 390 des annales de l'agriculture française.

de rendre compte. Il avoit aussi composé un mémoire sur les plantations; et joignant la pratique à la théorie, il avoit formé des pépinières très-étendues dans toutes ses propriétés. On lisait cette inscription sur celle d'Eterville :

Serit arbores quæ alteri sæculo prosint.

On remarquait encore celle-ci :

Deo immortali.....!
Qui non accipere modo hæc à majoribus voluit
sed etiam posteris prodesse.

Inscriptions bien conformes à son caractère ennemi de l'égoïsme ; car dans tout ce qu'il entreprenait, il travaillait autant pour les autres que pour lui-même.

Faire le bien était devenu pour lui une douce habitude. Quoiqu'il préférât le séjour d'Eterville, les indigens des autres endroits où il possédait des propriétés, avaient également part à ses libéralités. Il les visitait lui-même et ne dédaignait point d'entrer dans les plus petits détails sur leurs besoins. A l'un il donnait du pain, à l'autre des médicamens ; à celui-ci il faisait apprendre un métier, à celui-là il accordait du bois pour bâtir une maison ; quelquefois même il la faisait construire entièrement à ses frais : chacun se ressentait de sa

générosité, et s'il n'avait pas d'enfans, il était devenu le père de tous les pauvres. Les regrets des habitans de Tournebu, de Janville, de Livet, d'Eterville n'attestent que trop la vérité de ce que nous avançons.

On se rappelle l'incendie qui eut lieu en mil huit cent sept dans cette dernière paroisse. La désolation était générale. Aussi-tôt M. de Janville accourt, donne des secours et des consolations de tout genre aux infortunés habitans, et parvient à sécher leurs larmes. Quatre d'entre eux, à force de bons soins, furent arrachés à la mort. Le curé d'Eterville, M. Hartel, qui avait partagé son empressement à les soulager, reçut de lui un vase d'argent sur lequel était gravée cette inscription touchante :

Les brebis d'Eterville à leur Pasteur.

La manière dont il obligeait ajoutait encore un nouveau prix au bienfait. Il y mettait une grâce, une délicatesse particulière. Quand on lui procurait l'occasion de rendre service, il semblait qu'on lui rendît service à lui-même. Combien de ses libéralités secrètement versées dans le sein des malheureux sont restées inconnues ! Que de personnes vivent dans l'aisance et la doivent, sans

qu'on le soupçonne, à M. de Janville ! Nous pourrions en citer quelques exemples connus malgré son extrême discrétion. Mais il pensait qu'une main doit ignorer le bien que fait l'autre. Respectons les intentions du bienfaiteur, et en voulant honorer sa mémoire, n'humilions personne.

M. de Janville ne ressemblait point à ces hommes opulens qui se croient dispensés de mettre de l'ordre dans l'administration de leurs biens parce qu'ils en ont beaucoup. S'il était libéral, jamais il ne fut prodigue. Il ne suffit pas, disait-il, de faire le bien, il faut le bien faire. Il raisonnait en quelque sorte ses largesses. Il ne voulait pas qu'elles servissent à entretenir l'oisiveté, et sa bienfaisance toujours dirigée par le discernement, inspirait le goût du travail. Tout homme qui en manquait était sûr d'en trouver chez lui. Aussi ne voyait on ni paresseux, ni pauvres autour de ses propriétés. Plût à Dieu que dans toutes les communes il existât des hommes qui fissent un aussi bel emploi de leur fortune, l'indigence et la mendicité disparaîtraient par le meilleur de tous les moyens !

La société d'agriculture proposa en 1803 un

programme pour la destruction de la mendicité dans le département du Calvados, sujet de prix digne du zèle de ses membres. Il s'agissait de faire un rapport public sur les différens mémoires envoyés au concours. Personne ne parut plus digne que M. de Janville d'être en cette occasion l'organe de la société.

Il s'était insensiblement démis de toutes ses places. Il n'avait conservé que celle d'administrateur des hospices. Ils étaient dans un dénuement complet lorsqu'il y fut appelé. Ils manquaient de linge, de vêtemens, de bois et même de subsistances. Quiconque les a vus à cette époque privés des objets les plus nécessaires et les visiterait aujourd'hui, les reconnaîtrait à peine, tant ils ont éprouvé d'heureux changemens. M. de Janville employa tous ses soins à la restauration de ces utiles établissemens; et si son nom n'a pas été fastueusement tracé sur les murs de ces maisons hospitalières, il est gravé d'une manière ineffaçable dans le cœur des malheureux Saisissons l'occasion de rendre également hommage aux personnes qui partagèrent ses travaux et à l'administrateur en chef du département qui les seconda avec tant de zèle. Payons aussi le tribut de la reconnaissance à ces femmes véné-

rables dévouées au soulagement de l'humanité souffrante dans ce qu'elle présente de plus repoussant, et qui ne tiennent à la terre que pour y donner des exemples de vertu.

Personne n'était sans doute plus digne d'être heureux que M. de Janville ; et celui qui contribuait au bonheur de tout ce qui l'environnait semblait devoir en jouir lui-même. Mais vers la fin de sa vie, devenu très sédentaire et livré à une profonde mélancolie, rien ne pouvait le distraire ni le tirer de sa solitude. Il avait fini par tomber dans une espèce de marasme. On le trouvait, au reste, toujours prêt à donner des preuves de sa générosité. Quelque tems avant de mourir il entend parler du désastre arrivé à Cherbourg, suite funeste de l'ouragan du 12 février 1808. Languissant et presque dans les douleurs de l'agonie, il fait remettre à un de nos confrères, M. Chantereine, une somme considérable pour les familles des malheureux naufragés : ainsi la dernière de ses actions a été un acte de bienfaisance.

M. de Janville est mort à Eterville le 29 juillet 1808, âgé de 65 ans. L'estimable rédacteur du journal du Calvados a fait son éloge complet

dans une ligne, lorsqu'il a dit: *Ses amis et les pauvres ont fait une perte irréparable.*

Les personnes qui n'ont point connu M. de Janville, croiront peut-être que nous l'avons trop loué; mais celles qui l'ont vu fréquemment et dans l'intimité, conviendront que nous l'avons peint tel qu'il était. Quiconque ne l'a rencontré que passagèrement dans la société et dans les dernières années de sa vie, l'a sans doute mal jugé. Il n'a pu apprécier son bon esprit dans la conduite intérieure de sa maison, la prudence, la sagesse même qui dirigeaient ses actions. Aucune propriété n'était mieux entretenue, aucune fortune mieux dirigée que la sienne. Avec cet enjouement et cette apparence de légèreté qu'il portait dans le monde, il avait un caractère très solide. On ne le regardait que comme un homme aimable, c'était de tous les hommes le plus aimant et le plus sensible, c'était le meilleur des amis. On connaît l'union intime qui existait entre lui et M. Devaux. Elle était, il est vrai, fondée sur beaucoup de rapports. Tous deux du même âge, ils avaient d'abord embrassé le parti des armes; tous deux dans des tems difficiles, également animés de l'amour du bien public, ils avaient rempli les mêmes places et s'étaient trouvés dans les

mêmes circonstances ; tous deux enfin bons, humains et généreux, ils avaient à peu près les mêmes inclinations et les mêmes goûts. S'ils différaient entre eux, c'est que l'un brillait plutôt par son instruction et ses connaissances variées, et l'autre se distinguait sur-tout par sa bienfaisance et ses qualités morales.

M. de Janville fut tellement affligé de la perte de M. Devaux, que depuis ce tems-là, son caractère très-gai est devenu triste et sombre ; il lui a même peu survécu. Il semble qu'ayant été inséparables pendant leur vie, ils n'ayent pas voulu tarder à se rejoindre et qu'ils aient désiré réaliser cette idée de Fénélon : *Que les amis devraient s'entendre pour mourir ensemble le même jour.*